

Noirs boutons d’or

AMY CLAMPITT

En Mars, au mois où le fermier
plie bagage et repart, la boue défoncée
crevassée de lumière aveuglante, le verbe se déplacer
ne connotait rien de naturel, l’inflexion
du cours des ruisseaux ou de la position
du soleil, la montée de sève, ou même
le pas de deux des couples. Ce que les racines pelées, exhumées
à la surface de la peau cassante des fondrières discernaient,
c’était l’exil.

L’exil vers un bardage de bois brut,
une latrine derrière la maison, un fumoir
construit par les pionniers, pas d’ombrage
hormis un amas de cèdres rouges, une exposition
à la plus haute altitude du canton,
un moulin à vent dégingandé que faisait râler
chaque indisposition de la météo, avec en dessous
le gargouillis mildiousé d’une citerne
bossue comme un tertre.

La menace
habitait cette eau quand les pionniers,
au bout de leur trek depuis la Caroline du Nord, plus loin
qu’Ur des Chaldéens n’avait été de Canaan,
s’installèrent ici pour essayer de s’implanter:
quatre de la famille fauchés dans cette ferme
au terme de la première saison de culture. La menace
toujours en attente, littéralement au coin de la rue,
dans le cimetière d’une église de campagne,
adossé à la futaie
là où le terrain perdait de la hauteur (le ruisseau
plus bas avait un temps alimenté une scierie,
mais à présent courait librement, sans obstacles, inutile) –
ce lopin qu’on-n’évite-pas où le regard fixe
des cailloux affûtés, avivé dans la nuit
par les phares de passage, renvoyait
le sémaphore chagrin:
Il n’y a pas de sécurité.

J’avais dix ans.
À moins de trois miles de la route qui courait
entre les fermes (plus près encore si
on avait pu voler, ou, tout aussi impensable,
prendre à travers champs, sans être entravé
par les fils barbelés ou le bournier des parcs d’engraissement),
l’habitat légendaire de la sécurité
était enclos: le souvenir
de la feuille séminale dans la graine, la main
aveugle le long de la balustrade, l’enveloppe vierge
de n’avoir vécu nulle part qu’ici. Là-bas
dans la salle à manger, l’enfant qui avait eu
neuf ans l’autre été pleurait assise à l’appui de la fenêtre
donnant sur le jardin, la pluie
en ruisseaux sur la vitre et les pleurs
de l’autre côté un seul élément – et elle
y est assise encore, encore en pleurs, elle sait
pour la première fois pour toujours ce que c’est
d’avoir le cœur brisé.

L’air de l’exil
annoncé, qu’il soit massif ou dérisoire,
blesse tout autant; ce sont les détails
remémorés qui diffèrent. Comment mesurer
la perte de deux épicias bleus, de la chute sous le porche
d’une spirée à feuilles de prunier, des jacinthes des bois
et des culottes de Hollandais que ma grand-mère

avait rapportées de la futaie
pour fleurir le même lopin que les pivoinés
et le muguet de mai? Ou, au-delà
de la pâture où le taureau, plein d’un ressentiment
vivace, représentait la menace de l’autorité
(pas de regards en biais, pas de ricanements en classe),
d’un verger – ou d’un bosquet de saules
à la lisière de la prairie humide
marquant le bord, la barrière ouest
de tout ce que l’expérience avait confirmé? Nous ne
pensions jamais à y aller sauf en février,
quand la sève commençait juste son ascension le long
des baguettes de saule blanc, les chatons
roses sous un duvet d’argent fantomatique
comme les cochons de lait dont la naissance coïncidait,
dépouillant le détritus de leurs coupes nettes
sur les décombres de congères naufragées
cassantes comme la peau des mares d’eau dormante
que nous foulions au pied dans la prairie, parodie maladroite
du désastre comme tant de divertissements –
la porcelaine nuptiale, le cristal de famille
vandalisés par des galoches exubérantes, l’ennui
emmitoufflé paressant, tandis que le monde bleu chavirait
plus loin que les ventres des nuages, saules discolores
treillagés de chatons goulus prêts à se disséminer
en ballonnements de pollen, un trop-plein
qui tournait à l’émeute tandis que l’étang brisé
se descellait, se changeait en boue
et que pointaient, pullulaient, des boutons d’or
luisants d’une inconscience aussi totale
que l’aventure qui finit les gants mouillés,
les joues gercées, fébrile au coin du poêle,
pour monter plus tard se coucher
en bagarrant ou en pleurnichant.

La nuit le gelait à nouveau,
pour la dix millième fois, fermant les sceaux
à la surface des aires de frai, l’Achéron
d’Eros terrible et déçu
semant un désordre infernal – les tics,
la honte, l’ambition pathologique,
l’angoisse parfois si dense que rien
n’y prolifère que davantage d’angoisse,
pour contrarier encore une autre génération, tous
les anniversaires détrempés de l’effroi:
noirs boutons d’or qui ne voient jamais la lumière du jour
ni ne boivent au soleil avec des calices luisants.
Les entendions-nous alors passer
de chambre en chambre, blessés? Ou sous quelle forme
l’avons nous d’abord perçue – la chose non étanchée,
héréditaire, se frayant un chemin
le long des creux de la moelle,
l’inquiétude s’enracinant au dedans comme de l’herbe à poux,
le pollen nocif ne fleurissant
qu’en migraines malades
léguées comme un objet de famille? Quand,
sous ce toit que le souvenir
d’un confort légendaire avait doté
de ce qui rétrospectivement ressemblerait
à de la sécurité, la rumeur
de la tristesse était-elle advenue? Je me souviens m’être réveillée,
un matin de février, le gel comme une lèpre
sur les dépôts d’une neige tombée à contrecœur,
pour trouver le monde gris de l’âge adulte
partout, comme s’il n’y en avait jamais
eu d’autre, dans cette maison que
je ne pouvais endurer de quitter, où même à présent
l’enfant qui sanglotait de partir est toujours assise
en sanglots à l’idée de l’exil.

Traduit de l’anglais par Gaëlle Cogan.

biblio

The Collected Poems of Amy Clampitt

Knopf, 1997.

A Silence Opens

Knopf, 1994.

The Kingfisher

Knopf, 1983, traduit par Marie-Claude Peugeot sous le
titre *Le Martin-Pêcheur*, Circé, 2013.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier*
le texte inédit d’un auteur suisse ou résidant en Suisse.
Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la
Commission consultative de mise en valeur du livre à
Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia,
de la République et canton de Genève, de la
Fondation Cœrtli, de l’Association [ch]litterature.ch] et
de la Fondation Pittard de l’Andelyn.



PHOTO DR

bio

L'AUTEURE Née dans un Iowa rural qu'elle quittera adulte pour New York, Amy Clampitt (1920-1994) est une poète peu conventionnelle. Son œuvre explore, dans une langue foisonnante et labyrinthique, la beauté et la variété du monde naturel, ainsi que les questions de l'exil et de l'appartenance. Dans la lignée de Marianne Moore, pour son vocabulaire érudit, et de Gerard Manley Hopkins, pour son style elliptique et individuel, elle crée une texture poétique dense en vers libre, conservant ici et là des assonances inattendues. Dans «Noirs boutons d’or», tiré du recueil *What the Light Was Like* (1983), elle revient à son enfance en Iowa, dans une famille quaker descendante des pionniers, et à sa première expérience du déracinement.

LA TRADUCTRICE Née en 1985, Gaëlle Cogan est traductrice de culture franco-américaine vivant en Suisse romande. Elle est diplômée en études anglophones de l'Ecole normale supérieure de la Sorbonne-Paris IV. Elle a publié avec A'Dora Philipps une traduction de Marina Tsvetaeva, *Letter to the Amazon* (Ed. Ugly Duckling Presse, 2016). Sa traduction du recueil d'Amy Clampitt *Un Silence s'ouvre* paraîtra aux éditions Nous avec une préface de Calista McRae. Son travail est régulièrement publié dans la revue *Rehauts*. Elle évoque sur notre site sa traduction d'Amy Clampitt. **CO**